

deux partisans zélés de la cause française dans la dernière guerre; le dernier est celui qui, à la tête de la nation qu'il commandait, défait le général Braddock (1).

Burgoyne, le malheureux commandant de la susdite armée, s'exprime d'une manière non moins formelle, dans une lettre à Lord George Germain, en date de Skeneborough, 11 juillet 1777: « Je suis informé, dit-il, que les Outawas et autres tribus indiennes, qui sont à deux jours de marche, sont braves et fidèles, et qu'ils pratiquent la guerre et non le pillage. Ils sont sous les ordres d'un M. Saint-Luc, un Canadien de mérite et l'un des meilleurs partisans de la cause française durant la dernière guerre, et d'un M. Langlade, l'homme véritable qui projeta et exécuta avec ces peuplades la défaite de Braddock (2). »

On remarquera que les deux passages qui viennent d'être cités ont été écrits plusieurs jours avant l'arrivée de Langlade au camp de Burgoyne, et qu'on ne saurait en conséquence l'accuser de les avoir inspirés. Burgoyne et Anbury signalent la part décisive que Langlade aurait eue dans la victoire de la Monogahéla, comme un fait pleinement reconnu parmi les militaires anglais, à une époque où il était facile d'être bien renseigné sur le rôle de chacun dans la dernière guerre. Il n'est que juste de faire remarquer au sujet de Beaujeu, que les autres relations de la bataille de la Monogahéla le représentent sous un jour plus favorable que dans le récit précédent.

Suivant l'une d'elles (3), il aurait eu à combattre, avant son départ du fort Duquesne pour aller rencontrer l'armée de Braddock, les craintes des sauvages qui hésitaient à marcher contre un ennemi supérieur en nombre, et il les aurait décidés à le suivre par ces belles et énergiques paroles: « Je suis déterminé à aller au-devant des ennemis: quoi, laisseriez-vous votre père aller seul? Je suis sûr de les vaincre! » Il se serait préparé, la veille du combat, à la mort par la communion avec une partie de ses soldats, et il aurait fait preuve d'un grand courage, d'une rare habileté dans le commandement, ne perdant pas un instant pour commencer l'attaque, et tombant mortellement frappé aux premières décharges de l'ennemi. Après la mort de Beaujeu, Dumas, son lieutenant, aurait pris le commandement des troupes, à la tête desquels il aurait bravement achevé la victoire commencée.

D'autres récits (4) de la bataille abondent dans le même sens. Quoi qu'il en soit, il semble certain que sans vouloir dérober à de Beaujeu et à Damas la gloire qui peut leur appartenir, on peut réclamer pour Langlade une large part dans cette victoire éclatante.

VI

Après la défaite de Braddock, Langlade retourna probablement à la Baie Verte, puis revint prendre du service l'année suivante au fort Duquesne.

(1) Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, Vol. I, p. 250. Traduit par M. Noël.

(2) A State on the Expedition from Canada, Page 10.

(3) Relation depuis le départ des troupes de Québec jusqu'au 30 du mois de septembre 1755. Archives du ministère de la guerre à Paris.

(4) On lit dans une Relation du combat du 9 juillet 1755, conservée aux archives du ministère de la guerre à Paris, les détails suivants sur la victoire de la Monogahéla: « M. de Beaujeu fit l'attaque avec tant de vivacité que les ennemis qui nous attendaient dans le meilleur ordre du monde en parurent étonnés, mais leur artillerie chargée à cartouche ayant commencé à faire feu, notre troupe fut ébranlée à son tour. Les sauvages saisis, éperonnés par le bruit de canon platé que par le mal qu'ils pouvaient faire, commencent à perdre leur terrain. Lorsque Monsieur de Beaujeu fut tué, Monsieur Damas s'appliqua aussitôt à ramener son détachement: il ordonna aux officiers qui conduisaient les sauvages de s'étendre sur les ailes pour prendre l'ennemi en flanc, d'un côté le temps que lui, monsieur de Langry, et les autres officiers qui étaient à la tête des Français attaquaient de front. Cet ordre fut exécuté si promptement que les ennemis qui poussaient déjà leurs cris de Vive le Roi ne furent plus occupés que de se bien défendre. Le combat fut opiniâtre de part et d'autre, et le succès longtemps douteux, mais enfin l'ennemi plia. La déroute fut complète. Un tel succès que l'on n'avait pas lieu de se promettre, vu l'infirmité des forces, est le fruit de l'expérience de Monsieur Damas et de l'activité et de la valeur des officiers qui avaient sous ses ordres. »

Nous possédons peu de détails à ce sujet, mais nous savons que, le 9 août 1756, Dumas, commandant du fort Duquesne, l'envoya à la découverte à la tête d'un certain nombre de Français et de sauvages pour constater si les Anglais ne faisaient pas quelque mouvement dans la direction de l'Ohio. L'ordre de Dumas est conçu dans les termes suivants:

« Dumas, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine d'infanterie, Commandant de la Belle Rivière et ses Dépendances: Il est ordonné au Sr. Langlade, Enseigne d'infanterie, de partir à la tête d'un détachement de Français et de sauvages pour aller frapper au Fort Cumberland.

« Au cas que les sauvages veulent quitter le Grand Chemin, le Sr. Langlade se détachera d'eux avec les Français pour les suivre, l'objet principal de sa mission étant d'examiner si l'ennemi fait des mouvements dans cette partie.

« Il marchera avec précaution et méfiance, pour éviter toute surprise et toute embuscade. S'il frappe avec les sauvages, il emploiera tous ses talents pour les empêcher d'user d'aucune cruauté sur ceux qui pourront tomber entre leurs mains.

« Fait au Fort Duquesne, le 9 août 1756. »

Peu de temps après, Dumas lui confia une nouvelle expédition avec instruction de s'approcher de la frontière et d'essayer de mettre la main sur quelque soldat ennemi, afin d'obtenir des renseignements sur les projets des Anglais.

Langlade parvint effectivement près d'un fort ennemi et fit prisonnier, à la faveur de la nuit, une sentinelle qui lui avoua qu'un officier anglais devait arriver à ce poste dans quelques instants, muni d'une somme d'argent considérable. Ne voulant pas laisser échapper une pareille prise, Langlade s'embusqua avec quelques hommes près du chemin où doit passer le porteur du précieux dépôt. C'était en hiver. Tout à coup on entend des pas sur la neige congelée. C'est une garde qui précède la voiture de l'officier chargé du trésor. L'embuscade passée, Langlade et un officier français se précipitent à la tête des chevaux pour les arrêter au passage; mais un chien importun ayant donné l'éveil par ses aboiements, le conducteur soupçonne un guet-apens et rebrousse chemin à l'instant. Langlade se jette à temps dans le traîneau emporté au grand galop, et essaie vainement de se rendre maître de l'officier anglais. Celui-ci met la main sur son pistolet et couche en joue son assaillant. Langlade saisit l'arme et évite un coup mortel. L'officier, en désespoir de cause, fouette alternativement ses chevaux et les épaules saignantes de Langlade qui, pour s'épargner d'autres étuves, saute brusquement de la voiture, pestant contre sa déconvenue.

Langlade se plaisait à raconter cet incident de ses courses militaires, et il rencontra fréquemment après la guerre l'officier anglais en question, avec lequel il aimait à s'amuser au souvenir de sa mésaventure.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer)

PERSONNEL

MM. William Seeds, Baptiste Bédard et John Wright ont été nommés estimateurs pour la municipalité de Stoneham et Tewkesbury.

MM. Joseph Gagnon et John Keough, écuyers, de Laval, comté de Montmorency, ont été nommés à la commission générale de la paix dans et pour le district de Québec.

M. Damase Sincennes, fils de M. F. J. Sincennes, écrivain, a été nommé gérant de la compagnie de navigation Sincennes-McNaughton, en remplacement de M. Wm. McNaughton, écrivain, dont la démission a été acceptée.

L'hon. juge Tessier remplacera l'hon. juge Taschereau à la Cour d'Appel.

M. Wilfrid Dorion, de Montréal, est nommé juge à la Cour Supérieure et résidera à Québec.

L'élection d'une nouvelle Supérieure chez les religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, Montréal, vient d'avoir lieu.

C'est la révérende sœur Justine Bonneau qui a été choisie, en remplacement de la Révérende Mère Pagé, sortant de charge.

Il est à peu près certain que l'hon. M. Davis et l'hon. M. Royal partiront sous peu pour se rendre à Ottawa dans le but d'y obtenir des *better terms*. Nous ferons connaître, dans une prochaine feuille, les réclamations de cette province.

La vacance survenue au Conseil Législatif de Québec, par suite de la mort de l'hon. M. Hale, vient d'être remplie par le gouvernement local. Le nouveau titulaire est M. W. H. Webb, avocat à Melbourne, et ci-devant membre des Communes pour Richmond et Wolfe.

Au nombre des promotions faites dans le Consistoire de juillet dernier par le Souverain Pontif, se trouve celle du Rév. P. Paul Durieu, de la Congrégation des Oblats, co-adjuteur de Mgr. d'Herbomez, au vicariat apostolique de la Colombie Britannique, nommé évêque de Maropolis, *in partibus*.

On annonce la mort de M. L. M. Darveau, arrivée à Québec. M. Darveau, âgé de quarante ans, avait été successivement rédacteur de plusieurs journaux qui n'eurent qu'une vie éphémère. Il est mort de la maladie dont il souffrait depuis dix ans. Il laisse une femme et quatre enfants.

M. N. Aubin, inspecteur du gaz pour la ville de Montréal, vient de revenir de la tournée qu'il a faite dans les provinces maritimes. M. Aubin a été organiser le nouveau service dans les villes d'Halifax, St. Jean, etc. On annonce son prochain départ, dans le même but, pour Manitoba et la Colombie Anglaise.

A l'assemblée annuelle des actionnaires de la Compagnie d'Assurance la Nationale, ont eu lieu les nominations suivantes:

A. W. Ogilvie, écrivain, M. P. P., président; Ed. H. Goff, écrivain, secrétaire; Chs. D. Hanson, écrivain, inspecteur.

Directeurs:—David Sinclair, de Sinclair, Jack et Cie.; John W. McGauvran, M. P. P. et échevin; Richard White, de la Gazette; Alphonse Desjardins, M. P., du *Mouveau-Monde*; Thomas E. Foster, échevin; E. H. Trudel, M. D.; Alex. Shannon, de Shannon et Cie., avocats; M. J. O. Hatton, banquier, Exchange Bank.

L'ILE DU MASSACRE

Trois-Rivières, au confluent du St. Maurice et du St. Laurent, à quatre-vingt dix milles de Québec, est une des places les plus anciennes du Canada. Un mariage qui y fut célébré le 26 septembre 1667, fit quelque bruit à cette époque. Ce jour-là, Marie Boucher, la fille du gouverneur du village, âgée de douze ans seulement, devenait la femme du lieutenant René Gauthier Varennes. Le gendre succéda bientôt à Boucher dans le poste de gouverneur des Trois-Rivières, et c'est un de ses fils, Pierre Gauthier de Varennes, sieur de la Vérandrie, qui fait l'objet de ce récit et qui fut au nord, l'explorateur de la route des Montagnes Rocheuses. Dans sa jeunesse en 1697, il avait fait partie d'une expédition contre la Nouvelle-Angleterre, et en 1705 il combattait en Flandre, dans les rangs de l'armée française. Revenu au Canada, il devint célèbre par sa découverte du grand inconnu d'alors, le Far West.

De la Vérandrie, en 1728, habitait les bords du lac Népigon, dont les eaux se déversent dans le lac Supérieur. Les Indiens de son voisinage étaient si affirmatifs à l'égard d'une rivière qui coulait vers la mer, qu'il résolut de faire une exploration. Charles de Beauharnois, le gouverneur du Canada, l'encouragea dans son projet et organisa pour lui un corps expéditionnaire de 50 hommes qui quitta Montréal en 1731, sous sa conduite, celle de ses fils et de son neveu, avec l'indien Ochaga pour guide. Lorsque l'expédition eut atteint la rivière Grosseillier, qui s'appelle maintenant la rivière Pigeon, elle prit pour son pasteur le père Messayer, qui habitait ces rives. Parvenue au lac Raing, elle éleva sur ses bords le fort St. Pierre, puis elle traversa le lac des Bois, et, à cinq lieues du lac Winnipeg, elle construisit un fort qui fut appelé fort Maupas, en l'honneur du ministre français. C'était en 1735, l'expédition

avait mis quatre années pour parvenir à ce point, et elle était obligée de s'arrêter pour attendre l'arrivée de provisions de toute nature qui lui faisaient défaut.

C'est pendant ce repos forcé qu'en 1736, vingt-une des personnes de l'expédition, qui étaient campées sur une des îles du Lac des Bois, furent surprises par une bande de Sioux hostiles aux alliés des Français, les Christineaux, et massacrées sans qu'il puisse s'en échapper une seule. C'est en raison de ce carnage que l'île est appelée encore maintenant l'île du Massacre. Quelques jours après, une réunion de cinq des voyageurs canadiens découvrit leurs corps morts et leurs têtes scalpées. Le père Duncan était trouvé à genoux, une flèche enfoncée dans la tête, la poitrine ouverte, la main gauche appuyée à terre et la main droite levée vers le ciel.

L'expédition n'en reprit pas moins sa marche, traversa les montagnes d'Assiniboine et, suivant le cours de la rivière Mouse, elle atteignit le pays des Montagnes; en 1742, elle traversa le Missouri supérieur, passa la Yellowstone et arriva à la fin aux Montagnes Rocheuses le 1er janvier 1743, et le 12 le chevalier, son fils aîné et quelques compagnons en entreprirent l'ascension. En 1744, la petite troupe reprenait le chemin du Canada par le Missouri supérieur, et arrivée dans la région Petite Vérisse, elle plantait sur une éminence une plaque de plomb sur laquelle étaient gravées les armes de la France et élevait un monument en pierre qu'elle appela Beauharnais. Ces courageux voyageurs rentraient enfin au Canada en 1745, après un voyage de 14 ans à travers les peuplades indiennes et les dangers de toutes sortes.

Il faudrait une épopée pour raconter en détail un pareil voyage, auprès duquel celui du Dr. Livingston apparaît comme une partie de plaisir.

De la Vérandrie fut créé capitaine de l'ordre de St. Louis avec pouvoir d'organiser d'autres explorations. Il était occupé à en préparer une nouvelle lorsque la mort le surprit le 6 décembre 1759.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Corps arrêtés dans le gosier—Lorsqu'un-épingle, une arête ou autre corps se trouve dans l'arrière-bouche à portée de la vue (c'est-à-dire en faisant ouvrir la bouche grandement et en déprimant la langue avec le manche d'une cuiller,) on doit tenter de l'extraire à l'aide des doigts ou des pinces et si on ne réussit pas, envoyer chercher au plus vite le médecin; essayez provisoirement de faire rendre ce corps étranger par le vomissement en buvant une décoction mucilagineuse tiède, un mélange d'eau et d'huile, d'eau et de blancs d'œufs ou même au moyen de blancs d'œufs purs. On parvient facilement à entraîner dans l'estomac certains corps, tels que les petites arêtes de poisson en faisant avaler des bouchées de pain. On a souvent vu des épingle ou d'autres corps pointus arrêtés au passages en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie attaché à un fil et retiré sur le champ avec violence.

Cornichons. (Leur préparation)—On choisit des cornichons petits et bien verts; on leur coupe la queue et on les brosse un à un, on les met dans un linge blanc; on les saupoudre avec du sel fin et on les secoue pendant quelque temps pour multiplier les points de contact, ensuite on suspend le linge qui les contient pendant douze ou quinze heures. Les cornichons perdent ainsi la moitié de leur eau de végétation et sont mieux disposés à absorber le vinaigre. On range les cornichons dans un vase en y ajoutant de l'estragon, du piment, quelques oignons blancs, du laurier et de l'ail; on verse sur le tout et à froid, de bon vinaigre blanc; si le vinaigre ne paraît pas assez fort on y ajoute un douzième d'eau-de-vie qui ne tarde pas à se convertir en vinaigre très-énergique. Les cornichons sont très-verts et beaucoup plus fermes que ceux sur lesquels on verse à plusieurs reprises, du vinaigre bouillant.

Moyen de conserver la farine—Pour conserver la farine, il faut la garder sur un plancher de bois; elle ne se conserve pas aussi bien sur les carreaux que sur les planches. Il faut